

Amours en noms propres

Philippe Marconnet (2001 à 2004)

Ma mie tendre
L'aimée

Ma mie tendre
tranche des songes légers.
Dedans le martèlement
des évidences elle danse.
Gravit d'un rien.
De peu elle vit.
La mort l'agrippe aisément.
Elle s'envole et pleure.

Elle ne sait si c'est d'une joie
ou d'un chagrin. L'offrande
mûrit sous la rosée des Carmes.

Tendresse goûte la manne
qui assoiffe sa chair.
De manger elle doit boire
sans voir sa source.

A chacun selon son oeil et son oreille

Rûmi

Certains voyageant là où ils le croyaient être
ont voulu l'enlacer d'amitié.
Lequel a seulement vu
le secret de sa vision carbonisée ?
S'en nourrir leur suffisait.
Ainsi le dévoraient-ils ou l'assoiffaient.

Sa poitrine pourtant n'est pas loin
de ces piratages du tout au rien.
La plupart ont des oreilles
mais n'entendent point sa respiration
des yeux pour ne contempler d'autre horizon
que leur propre voile dans le miroir.

Qui n'a pas d'états sombres ?
Combien savent qu'un corps abîmé
n'est pas autre qu'une brise sur la Mort ?
Et comment sauraient-ils qu'un sacrifice
buvant l'eau précipitée d'une danse
n'est autre qu'une voix recréant ses rapports ?

L'écoute d'une attente pneumatisée
peut avoir bénéfique de ce mystère.

Son gémissement est une sonate.
Des notes de pur Souffle brûlant et non du vent.
Quiconque n'a cette flamme sous la peau
et ne s'immole en Vibration d'Amour
ne sait pas le langage effacé.
La Mort revendique de haute spéculation !

La spirale de la soif en îlots s'invite
mais son baptême n'est pas que d'eau.
Il se consume en houle de tendresse
et l'Aimé le nourrit de grains ensoleillés.
Son sang bouillonne d'ivresse
quand l'Amant lui infuse un si doux vin.

Ô Puissiez-vous entendre le levant !
Puissiez-vous en comprendre l'Orient !

Ce tout au rien Le fissura. Vous en vivez.
Compagnon des pirates un jour les éventa.
Déchirure heureuse des voiles et coques
qui permit l'advenue d'une nuée. Là
Sa grande beauté allume l'attention et garde
la Gloire cachée si loin si proche de nos noyades.

Son fléchissement fut le genou de l'Eveil
signé sous l'amer d'un cœur d'Homme
afin d'accoucher la communion promise.
Par delà les langues et flots imagés
Il répare un-je-ne-sais-quoi des histoires
et du Cap des buveurs d'Amour.

Il faut avoir douloureusement perdu la Raison
et nager à contre-courant des mensonges vertueux
pour comprendre ce que j'évoque de ce voyage.
Mes paroles n'ont que vos ondes vagues pour clientes.

Allez va !

Dans son chagrin joyeux le fou d'Amour sait
ses jours perdus en chemin.
Il ne peut être sur la carte où le désir vous porte.
Ceux qui croisent sa danse disent qu'il se baigne d'océan...

La nuit éclaire ce qui tient

St Jean de la Croix

Au cachot ta loque à plat ventre.
Au sol humide ta langue ne récolte pas les morceaux.
Tes meurtres frisent l'ascension.

La nuit des patiences,
l'envolée du cerf aux trois fontaines,
le feu en croix doux,
ton amour scelle le tombeau.

Les renardeaux détournent la lune,
la vigne luit des grappes à la brise,
ce chant aux Sombres doux.
Tu n'as plus l'œil pour jouir des appuis.

Au cellier ton cœur inspire,
consume l'espace d'un soupir.
L'affût au silence spire ce qui tient.

Le temps libre d'un déploiement

René Char

Entre temps chiffonnés
il y a mon amour.

Il n'est pas aimé.
De l'autre le surcharge.

Dans les lointains pliés
il s'épuise d'espoirs.
Enlacé de mains fausses
il jeûne de sa personne.

Par un temps griffonné
il y a mon amour.
Sur un banc en Provence
il songe à son essor.

Dans l'espace divisé
flotte ce tendre aveu :
- oseras-tu mes veilles
pour ton redéploiement ?

En ces temps repliés
Amour
comment vas-tu créer
dans le pli des mourants ?

Inspirée à tout venant

Hadewijch d'Anvers

Habitée sur les promesses d'un frais baiser
tu joins au creux des mains tes nobles déraisons.
A tes chères sœurs ne presse floraison
quand de ton ire anxieuse tu te cacherais.

Les matines t'arrachent à ton présent au loin,
chaque hiver tes ombres galopent par gros temps.
Tu couves à l'heure l'ivresse d'automne à printemps.
A none tes ivraies entrouvrent le prochain.

Ta demeure est une maison close
ouverte à tout venant.

Anvers ! Anvers ! Pourquoi cette absence
à tes mémoires surchauffées ?

Tu as l'amour de ne rien fendre pour l'homme

Matthieu, Luc, Marc, Jean et les autres

A vous croire
l'aiglon blanc sur la tour
du cèdre ne cache pas les atours meurtriers. Moi
j'ai la soif pour haleter du lion la douceur
que du sol ne remontent plus les pâleurs chaudes
j'ai ta faim pour happer les œuvres du taureau
qu'aux philtres en retour ne songe pas la couleuvre.

Tu as l'amour de ne rien fendre pour l'Homme
qu'en attendre ne fissure pas sa carte.

L'espoir !
du perchoir voir échoir
la répétition des siècles des siècles
qu'il en soit ainsi du perroquet des soirs
au jour de la fin des cycles et manèges.

Quand ton mot fondra l'embaumement des cages
mon cœur couchera ta langue sur la page.

De ton regard pur transparaissent les murs.
Que toute opacité s'éveille d'un murmure.

Disparues pour la vie
Perpétue et Félicité

Que voit-on dans l'œil rehaussé
d'un fauve qui s'ignore ?
Des confettis, des fanfares, des guirlandes
des tourbillons d'euphorie délicieuse.

La fête triste comme un cirque
- c'est triste ce cirque -.
Il ne peut plus absorber son « arkhê » dans les sables.
Le sang des siècles est devenu climat.

Quand Perpétue sombra dans l'arène
sa joie spiralée toucha la nuée.

Le chœur des jeunes filles : « avec quel amour ! »

Ne resta dans la fosse que
des lambeaux de sueur
et la bave
de tous ces désirs égarés.

Quand le glaive sépare encore
ton cœur aimant
de l'emprise des sombres
est-ce alors que les hommes rient Félicité ?

Toi qui ouverte t'amendais
dos au mur des fauves léchée
comment s'est dénouée ta cruauté ?
Comment s'est-elle confiée Etty ?

Le chœur des poètes:
- « Toute caresse, toute tendresse se survivent »
Des trois liées, deux demeurent... mais pas la cruauté !
Ce nœud borroméen n'en est pas, c'est un faux.

A vous femmes ! effacées pour la Vie.

Pas d'englobant l'ouvert

Maurice Bellet

Le conteur ne fait pas de chemin au monde
comme le philosophe pense l'ouverture.
Il ne suspecte pas l'inouï d'une effraction.
Son verbe dit simplement l'en-tête des jours d'orage.

Quand le tonnerre éblouissant les immémoriaux
le fissure d'innombrables clartés,
la seule perspective d'une bonne Raison
reste pour lui vase par terre fragmenté.

Si d'improbables possibles lui chuchotent un devenir,
il ne vit aujourd'hui que par l'écoute d'ailleurs traversée.
Comment pourrait-il bien se soumettre
à ce présent qui englobe même l'Oouvert ?

Comment pourrait-il bâter sa demeure
quand tout se perce au jour de grêle ?
Pourquoi devrait-il rassembler de piètres matières
quand tout se porte à la source du torrent qui l'inonde ?

Le conteur ne fait pas de chemin au monde
du tout... Il accepte l'averse et le nuage,
- et même le vent dans l'éclair -
afin que verdisse tout commencement.

Monte-chauve

Deux prophètes en un

Nous sommes des îles phalliques
éperdues de moutures hybrides.

- La mer claque du fouet -

Nos victoires effilochées hébergent
des galopades sous les algues salaces.

Le blême.
O anguille prophétique !
Sens nos ondulations.

Une grande fourche remonte fait face
approvisionne nos foulures votives.

- De l'eau les abysses -

Toute poussée pneumatique
floue la plongée dans les Sombres.

Le blême.
O anguille prophétique !
Panse nos vocations.

L'ire archaïque s'est dressée
pour hypnotiser jusqu'à la lapidation
- brume des Sargasses -
trois enfants en chemin.
Monte chauve ! Monte chauve !

Quelle histoire !
Socrate

Le faux n'est pas l'obscur.

Un daïmôn en aparté
me murmura un-je-ne-sais-quoi
de l'impensé de tout discours.

Daïmôn :

- De tous ceux qui ont actionné des commencements à l'Histoire
qui peut assumer à la fin l'impensable de sa vision ?

L'oreille du murmure n'envisageait pas un tel silence.

Daïmôn :

- Lequel est assez vivant pour assumer ça ?

les ventres sur le dos des fossés
la prière sous la pluie tranchante
les ongles emmurés de chaux
la peau dans les fils griffée

puisqu'il n'y a pas de résurrection ?

Sombres de nos violences
sombres de nos absolus
quelle histoire Socrate !

A la croisée des Sombres

Marguerite

Ils prennent le creux des Sombres
pour un retour lové des oraisons.

La réduction des frondaisons est moins loquace
quand on la voile en circulant.

Leur parole traîne une main dans le dos
pour battre les cœurs ne sachant que pourvoir.

Une image nécessaire rampe sans trop d'aveux
l'hiver ne détourne-t-il pas à la croisée des veines gorgées d'appels ?

La mort enfonce un bel esprit pour que vive
autrement le pas de l'Homme transféré.

Dans la rue il sautille en partage
et courbe son épaule pour cueillir les chagrins.

La liesse en écho lui renvoie
le plein pouvoir des manteaux usurpés.

Une marguerite pique à son pied.
La seule note juste ne lui sera pas contée.

L'arbre aux fées

Jehanne

Cet arbre tissait des noms en ses nervures.
Tous les autres se penchaient pour voir.

L'herbe haute des vallons élevait l'alouette et les voix,
l'hirondelle de ses virages enlaçait la colline où tu courais.

Un voile plissait son récit sur l'horizon de tes décisions
et chaque jour un pont neuf se baptisait.

Ta bouche aspirait l'absent aux mystérieuses brûlures
mais d'autres, propres, soufflaient la bougie.

Aux quatre coins de ton prénom se tenait pourtant
cette enfant qui jouait à la marelle.

Appelée, tu portais ton futur comme passant
un mal imaginaire. Toi-même t'épelais.

Finalement, tu te signas de ton Jésus de feu.

du Divin Chérissenment Erotique

Thérèse d'Avila

Toi l'aimée promise
au Vivant que je sais emportée
quel est donc ce lieu où tu t'éveillas
dans le mouvement d'un simple surgissement ?

Un obscur chérissenment érotique
apprête dans l'abîme la chair
pour en épousseter l'inconscience.

Combien de chairs ainsi épousées ?...

Tant de nos amours ont dû mourir
pour que nous goûtions la libre spire
tandis que nos folies vivaient à la Mort
en nos tréfonds tapie.

Sommes-nous nés aimés ?
Notre naissance est-elle devant ?
Promise venant à nous... etc.

Idiot ! j'en perçois tant de signes.

J'en lèche le fruit.
Elle est présence gorgée du jus des grenades
et absence qui colle à mon doigt pointé.
Elle est bien morte la figure morale des Sombres !

Nous n'aurons plus ce goût secret
pour la tristesse qui tout étouffe
d'un élan qui n'aime pas – au fond.

Douceur - emportés nous sommes.

Entends-tu leur hallali ?
Quoi qu'ils en disent quoi qu'ils en espèrent
leurs baisers ressemblent au cerf épuisé.
Mais ils ignorent leur tonalité.

Ne plus nous enraciner dans les fossés sans astre.
Mais comment leur dire nos corps réparés ?
la femme et l'homme régénérés ?

Et comment leur dire l'uni si bien écartelé ?
quand à cache-cache jouent
l'Abîme et la Pure Présence
saintes et bénies. Si hautement tendres.

Ma chère âme en joie de donation
tu n'avais rien à reprendre sur l'Ouvert
sur les bras accueillants et le ventre absolument remis.

L'Amour en nos os creux ose tout
et l'Impossible se rit des trous
pour que jubilent même les Sombres.
La Présence vibre du parfum des roses. Elle parle.

Il y a un dedans que les furieux ne peuvent pas violer.
Gardés sont les visages en leur divine étrangeté.
Ainsi buissonnent les possibles. La Présence est à vif.

Et sublimes nos défaites.

Un aujourd'hui de jubilation

Thérèse de Lisieux

Passer l'enfermement pour cet autrement que
l'épreuve seule glisse en partage.

Avènement limite en sa touche qu'aucun
langage ne peut récompenser.

Exode au trot dit en des mots éculés qui
abusent le plastron qui les bade.

Là nul avis d'une claire pénétration.

Le chantre venant à soi vocalise l'élargi.

Là sciences et raison risquent le lavis.

Le sanctuaire intime les folies retournées
et dans l'écartement feule la déchirure.
Souffles étendus sur Cela-même.
Ils font obstacle - homicides - et séparent.

Toucher
le point d'appui toujours évanescent
quand la blessure en attend d'une solitude.
La marche est sans renfort dans l'épaisseur brunie.

Chercher.
l'absent présent ouvert d'un effondrement
qui révèle le trouble.
Chaque humilité vide son espérance.

Enoncer
le doux chérissenement dans l'acte désappris
ce lâcher impavide à la face des Sombres.
Enoncé constamment recueilli pour un rien.

Annoncer
la libération du pouvoir de l'en face
la mise en chair qui ne sait plus peser.
A l'autre les tourments d'une impatience.

Goûter

le retour en perdant davantage.

Et vaincu par mille va pour un vient
ne plus quémander sa jouissance.

Entendre

la gratuité du chant. Cette béance.

Le saut dans les Sombres se fait voie.

Voir

que chaque aujourd'hui jubile

et fait naître la tendre faim.

Autrement Pentecôte

le Paraclet et moi

La Pentecôte dont je connais la bouche
n'est pas qu'une impulsion tirant les langues par la queue
ni même un pare-feu d'outre tombe.

Elle est l'Amour ressuscitant de lui-même.

Pulsation

Elle verse au Dénier originaire
la jubilation qui lui faisait si peur.

Terrifiant l'Homme !

Je l'ai vue au présent s'en remettre
au trou des Hommes au tronc des Sombres.
Epouse des chairs
de toute chair
des poissons des moineaux
des vivants et des déjà-mourants.

La Pentecôte dont je connais la bouche
tient debout notre demeure
des caves jusqu'à la cervelle – la belle meurtrière.

Elle récolte chaque humain éparpillé
et bout à bout achemine l'existant
par-delà les clivages recollant les morceaux.

Elle rehausse
toute valeur éprouvée
abaisse les fausses grandeurs.

Exalte la gloire des figurants éternels
qui ne se savent pas
qui ne se sauvent plus.
Augmente la lumière
de ceux que tu transperces.
Transfuse-les d'actes transfigurés.

Acte de sang
tu te donnes en nom propre
aux chairs fâchées hachées de voir.

Spontanée
tu coules les murs
qui cachent les Soi réels.

Ta version augmente la victoire de tout inspiré.

Pentecôte est au cœur humain
traînant son refus jusque là...
C'est Amour se ressuscitant lui-même
quand l'Homme crève d'un non lieu
crispé sur sa faux indolore
tétanisé par l'Appel son bel Éveil.

Du baume à l'eau
Lili

Le reflet lucide qui dentèle mes climats
révèle en sous-main parfois
la canardière embusquée entre moi.

Un œil m'a été remis
des rainettes aussi joyeuses
fraîches comme les bises de Lilie.
Elles sautent de pale en pale.

A la surface du miroir sacré
un œil est descendu qui regarde
la barque plate vanner les roseaux
les joncs friser la courbe à la lune
le ver luisant sur le boisseau givré
gonfler le cœur ivre sous le duvet.

J'aime ces nuits matinales
et ces silences verticaux
qui accueillent ma rame à l'âme.

Je me glisse en déshabillé de brume
pour y puiser du baume à l'eau.
Il embellit la main
suintent mes volontés.

Sur la berge au long col
flamand je me pose
sur le dos m'expose
à ta chaleur enluminée.
La perle de ton doux mot roucoule
en mon tréfonds ta grande beauté.

Ma vie croit que tu es
à *Je-Nous*

Ta vie désire m'emplir
et mon vivant
te remplir.

Nous sommes « JE »
comme à nous-mêmes
nous sommes.

Entre-nous désirant.

Fusion au loin, fission au proche
par un égard irréparable
« JE » dit : « le soin est d'ailleurs ! »

D'ailleurs –
foin des pédagogues encensés !
L'unique : des corps lovés dans la distance.

Ma vie croit que tu es.
Et ton vivant
soit.

A Chignon-Tricoté

De profundis

J'ai traversé la peur.
La Grande
à Chignon-Tricoté.

De féroces félines
en dagues surgissantes
j'ai bu « l'étant » diurne.
Le nocturne aussi.
Le pire.
J'ai compté les espoirs
là où ça plante vraiment.

Ô Sombres ! Le profond.

J'ai traversé la chute.
La Grande.
à Faille-la-Godelle.

Depuis le mignon sourit
l'œil rigodon. Trognon.
Cela même qu'on jette
alors même que hors-sol
ça fleurit comme pain
béné d'un salut des Pâques.

Le profond.

Le seuil du pauvre

Au pauvre anonyme

L'altérité meurtrit
bouscule
bascule dans le vide.

Le seuil du pauvre.

Puis le saut dans l'abîme
quand rien ne demeure.
Rien !

A part entre toi et moi.
Se dépouiller au monde.
A nu pauvre sot !

Vivre
comme étant soi-même
sur le seuil.

S'ouvrir de l'autre
mais sans-puissance
et s'incliner pour toute force.

A l'écoute
se déposer en son sein et
goûter ensemble un autre grain.

Tout commence
sans commerce
de l'autre pour la parole.

En prendre soin
comme mèche de lin
qui fume à peine.

Qu'elle s'éteigne
plus rien ne m'éclaire.
Qu'elle brûle ?

Ca veille entre nous.

Qu'avons-nous fait ?
le crucifié

Par son creux sous la gorge un manque
de ciel extrême halète l'espérance.

L'ongle crispé aux fers la poigne déchirée
c'est en vain qu'il soulève sa brise quand
chaque inspiration le voile à son cœur.

De son flanc franche peine
trois fleurs s'épanchent blêmes.

Sous la branche au sourire raide
la chair crasse de paix blessée
ravale sa couche à la rouille.

Un rien ruine l'haleine qui nous portait
levant pourtant le fiel de nos anciennes chances.

Surhumains !
Qu'avons-nous fait de lui ?

La dame au lilas pourpre

Raoul Dufy

Passant ton regard sans y être la sève de son profil
rectifiait les ruelles vieillies de Forcalquier.

Aujourd'hui tu fis en sorte qu'un châle pourpre
ne heurta pas la rencontre jusque-là impensable
et tu osas voler à ses lèvres effleurant même ses sucs intimes.

Vos langages se mêlaient par la bouche
pour des caresses converties en pluie de lilas.
Elle riait au large dans une houle d'émotions solaires.
Son sourire aux yeux rougis troubla tes mirlitons enchaînés.

Se faisait entendre déjà le temps nécessaire
d'une étonnante sagesse - que certains diraient frileux -.
Mais que peuvent-ils bien surprendre d'un émoi profond ces empressés ?
Ils ne savent peut-être pas qu'un parfum de chair trop pénétrant
ne s'efface pas comme on éponge une hypothèse.

Diego de Silva
Velázquez

Le peintre étoile son lin fond farine. Tout près,
une enfant matinale voilée de martingales.

Il aura fallu qu'il macule dans un tournis d'épingles
l'image et la nature de cette jeunette gironde
posée en sa vitrine depuis les fondations.
Il aura fallu qu'il botte sa haine sourde
aux pans de cette infante très louchée, pour que...quoi ?

Tes brosses épuisées le confirment
Velázquez.

Ce fond n'est pas trèfonds quand des visages gras et limaçants
se répandent encore dans la fibre des jours peints.
La bouche surtout, celle qui dans les recoins baisse. Sans baiser aucunement.
Les yeux aussi quand ils promènent leur globule nain
pour se vautrer dans trop de présence, les mains cicatrisées sur le bas ventre.

La course est immobile à la cour.
Les parures ont tourné vinasse, roi Philippe !

Ta palette est drossée d'un froid que n'envisage même pas
le mourant sur son lit vert militaire, Diego de Silva.
C'est un autre matin de cendre à la cour
après que toi, soleil buté, eus projeté
ce que tu avais de lave colorée. Eperdument.

Le peintre étale ses huiles sur blanc farine. Tout près,
une infante matinale voilée de martingales.

Il n'était pas dans son giron d'évacuer ainsi les arrières-mondes.
Lui voulait juste saisir ces moribonds dominant la scène
pour ne plus avoir à croupir en son château intérieur.
Tournez ritournelle ! Mais rien
– planche fixe – raide. Rien.

